

Laurence Brisbarre

Trois séances pour Ernst Lanzer... pour Sigmund Freud ?

Ce texte que je viens vous présenter aujourd'hui est un après-coup d'un travail de cartel qui se composait de Bernard Angosto, Sylvie Bassot-Svetoslasky, Jeanne Levasseur-Raulet, Sylvie Sabaton et de moi-même.

C'est au fur et à mesure de ces rencontres de cartel qu'une question s'est précisée pour moi, question relative à la relance du désir. Cette question basée sur les temps d'ouverture et de fermeture de l'inconscient, s'est calquée sur les effets de relance du travail de cartel.

Notre lecture s'est effectuée à partir de l'Homme aux rats, d'après *le journal d'une analyse* de S. Freud.

L'introduction du journal nous apprend que S. Freud possède dans son entourage deux Ernst ; celui qui fut son professeur de physiologie, dont il est admiratif, et son propre fils cadet.

En octobre 1907, S. Freud est âgé de 51 ans lorsqu'il rencontre Ernst Lanzer, qui en a 29. Il pourrait donc être le père de son patient, certes, un jeune père.

La question du transfert, des transferts, dit S. Freud dans cet ouvrage est encore du domaine de l'expérience. C'est pourquoi, on ressent à la lecture de certaines séances, de l'impétuosité, de l'agacement, voire une certaine exigence.

L'hypothèse qui s'est formulée, pour moi, au cours de ce travail en cartel l'a été à partir des questions suivantes :

- Qu'est ce qui fait relance au désir ?
- Quel temps logique pour cette relance ?

Pour traiter de la première question, « qu'est-ce qui fait relance au désir du névrosé obsessionnel ? », je me suis appuyée sur deux points : le doute comme défense et le rapport à la mort.

- Qu'est ce que le doute pour le névrosé obsessionnel ? Quelle est sa place dans le déroulement de la cure ?

J'ai choisi les trois premières séances du *journal d'une analyse*¹, celles des 2, 3 et 4 octobre qui me semblent particulièrement bien présenter le circuit du désir, tel qu'il chemine dans cette cure.

Une première rencontre a lieu entre E. Lanzer et S. Freud, le premier octobre, rencontre qui n'est pas présentée, par ce dernier comme une séance. Elle a cependant toute son importance.

Rappelons-nous que ce jour-là, E. Lanzer, après s'être présenté, dépose d'emblée auprès de S. Freud, ses craintes de faire mal à son père. Il indique les traitements qu'il a tentés sans succès, pour s'en guérir et évoque sa sexualité.

De son côté, S. Freud exprime ses conditions pour la cure à venir. Il précise dans ses notes, son sentiment vis à vis d'E. Lanzer qu'il estime être un esprit clair et sagace, et dont il juge la sexualité normale.

On voit donc un Ernst qui s'avance prudemment vers S. Freud. Il adopte une attitude défensive ; il se présente comme souffrant, tout en annonçant qu'il est susceptible de pouvoir blesser.

Ce à quoi S. Freud, lui, répond en posant des règles. N'est-il pas déjà touché par ce garçon, dont il souligne les qualités et qui accepte de revenir le voir ?

Avez-vous remarqué en effet, que cette rencontre n'a, semble-t-il, été notée que le lendemain, puisque ce n'est que le 2 octobre qu'Ernst, en revenant, signifiera son accord pour entamer l'analyse ?

Il y a, au départ de cette cure, une demande, et si l'on suit J. Lacan toute demande est demande d'amour.

Il y a donc une demande, celle d'E. Lanzer.

Cette demande est accueillie par S. Freud qui offre un cadre à cette demande.

Tout semble démarrer sous les meilleurs augures, et dès la première séance, une grande liberté d'expression est laissée à Ernst.

S. Freud ne le laisse-t-il pas libre de son commencement ?

Ce dernier va alors aborder la question de l'amitié par le biais de son ami Guthmann, docte ami qui le reconforte quand il doute. Justement, E. Lanzer n'est-il pas dans le doute, ce mercredi-là ?

Ernst poursuit en signalant alors qu'il a été précédemment déçu par d'autres amitiés masculines.

Il aborde ensuite sa sexualité, cette sexualité qu'il craignait d'avoir dévoilé à ses parents, sans s'en rendre compte, lorsqu'il avait six ans. À

¹ S. Freud, *L'Homme aux rats, journal d'une analyse*, Paris, PUF, 2000.

cette époque, son intérêt pour les gouvernantes de son enfance lui a laissé un vif souvenir. Il s'interroge même sur le fait d'avoir pu être abusé par l'une d'elle.

Il lie ces souvenirs à la question de sa curiosité sexuelle. Il est question de désir, désir tôt éveillé.

E. Lanzer rapproche sa curiosité à sa maladie, maladie qu'il explique en s'appuyant sur la culpabilité qu'il a ressentie vis à vis de ses parents.

Comme S. Freud le développe, dès 1896², ce qui est décrit par son patient, ce reproche qu'il se fait, correspond à la période du stade de fixation de la névrose d'obsession.

C'est à cet endroit du récit, que l'image du père intervient, un père qu' E. Lanzer craindrait de voir mourir, un père qu'il craignait, déjà enfant, de voir mourir.

Ainsi, E. Lanzer produit-il son premier symptôme devant S. Freud, symptôme traduit par une question, un doute qui porte sur le père.

« Son père est-il mort ? (Quand ?) » écrit S. Freud.

De quel père s'agit-il ?

Celui de S. Freud est mort le 25 octobre 1896, soit onze ans avant le début de cette cure.

Nous sommes le 2 octobre 1907, soit quelques jours avant l'anniversaire de la mort du père de S. Freud.

Celui d 'E. Lanzer est mort, quant à lui, huit ans avant, apprendra-t-on bientôt.

Ainsi Ernst avance-t-il vers l'autre, protégé d'un doute.

« Tant qu'il doute, le névrosé obsessionnel est abrité de la question de l'amour³ » précise S. Freud dans *Cinq psychanalyses*.

- Autre caractéristique de cette névrose, le rapport à la mort.

Liée au doute, la mort fait irruption d'entrée de jeu, lors de cette séance.

Douter, c'est aussi cette façon de révéler l'ambivalence : le père est-il mort ?

Peut-être ne l'est-il pas ?

C'est lors de cette séance que S. Freud identifiera son patient comme homosexuel.

² S. Freud, *Lettres à Wilhem Fliess*, Manuscrit K, Paris, PUF, 2006, p. 212.

³ S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954.

Évoquer le père, c'est dire quelque chose sur le doute d'aimer, d'être aimé.

L'évocation de la mort en tant qu'elle présentifie une inertie totale du corps, n'est-elle pas une réponse au doute, en ce sens que le doute aussi, poussé à son extrême se présente comme inertie des pensées, inhibition de toutes les actions du névrosé ?

Par ailleurs, le doute rapporté à la mort ne permet-il pas à Ernst, d'éviter la rencontre avec la réalité de la mort du père ?

Le moi se défend : annuler rétroactivement que le père soit mort ne revient-il pas à ce qu'il soit vivant et puisse ainsi, jouer son rôle symbolique ?

Le père est convoqué à l'endroit où, physiquement, il ne peut répondre.

Le doute ouvre aussi une question vers un extérieur, cet extérieur, l'autre, que l'obsessionnel a tant de difficulté à approcher.

Ainsi, que le père soit cité permet-il à E. Lanzer, lors de la deuxième séance, d'évoquer la vie, sa vie de soldat.

Cet *Erlebnis* traduit par la « vivance » ouvre un moment nouveau de la cure.

Quelque chose du côté du vivant. La vie comme solution aux questions de la veille ?

Apparaissent, alors, les obsessions dont souffre Ernst. Des souvenirs lui viennent.

Il est question de cruauté, par le biais d'une histoire, racontée à Ernst par un des officiers avec lesquels il effectue alors des manœuvres.

À noter que les manœuvres, les exercices sont mis en opposition avec les obsessions, dans la phrase d'E. Lanzer.

Cette histoire, il la raconte, à son tour à S. Freud. Il s'agit d'un supplice mettant en scène des rats, un condamné et ses bourreaux. En parallèle, il est question du pince-nez, qu'E. Lanzer perd lors des exercices effectués en Galicie et de celui qu'il commande à son opticien, en remplacement.

Il est question du prix à payer.

Il est question de l'obsession et des conséquences qu'elles entraînent pour E. Lanzer.

Un combat se joue pour E. Lanzer. Un autre pour S. Freud.

L'angoisse se déchaîne pour Ernst, aux prises avec son fantasme. Il n'achève son récit qu'avec beaucoup de difficultés, rapportant ainsi à

S. Freud combien souffrance et effort sont liés. Effort de dire et de dire quelque chose de précis.

De façon étonnante, c'est le capitaine narrateur de la terrible histoire qui remettra le paquet tant attendu à Ernst Lanzer.

Payer le prix comme un commandement !

Quel temps logique est nécessaire pour cette relance du désir ?

Le doute qui émerge, dès la rencontre d'E. Lanzer avec S. Freud, quant à la mort du père revient à poser la question pour le sujet de la réalité de cette mort.

Le temps ne s'est-il pas mis alors, à compter pour E. Lanzer ?

C'est la scansion de la fin de la séance qui va permettre au doute de jouer son rôle, et d'initier dans la cure, un virage qui va permettre de décoller de l'obsession. Le doute, parce qu'il est tourment habituel du névrosé obsessionnel, va pouvoir braver ses défenses.

Ne serait-ce pas parce que S. Freud a entendu quelque chose de la profondeur de l'être qu'il s'est saisi du doute de son patient ? Quelque chose de la culpabilité en rapport avec la mort du père est rapporté par l'affect ?

L'affect, parce qu'il est mobile, peut se déplacer.

Comme Caïn, au fond du trou creusé par son fils, qui retrouve l'œil de la conscience, S. Freud retrouve quelque chose de l'éprouvé de l'affect. C'est de cette place qu'il s'autorise auprès d'E. Lanzer.

Que le névrosé entrevoit une possibilité d'évoluer de son état, va le pousser à confier à un autre ses souffrances.

Ce n'est qu'aux prises d'une grande angoisse que le névrosé obsessionnel s'autorisera à prendre rendez-vous avec l'analyste, pour sauver son être. C'est sur cet autre, grand Autre, en début de cure, que vont se porter les espoirs non assouvis et les émois du patient.

Que l'analyste endosse cette position et le transfert se met en place, repérable pour le névrosé obsessionnel, à un arrêt des associations, à des interruptions dans le récit ou encore à une attitude complaisante. Dans cette deuxième séance, on peut relever ces points-là.

Que l'affect lié à la pulsion qui accompagne la crise d'angoisse, soit repéré par l'analyste et utilisé, sert le traitement et évite une levée trop rapide du symptôme. S. Freud n'utilise-t-il pas la technique décrite par Sandor Ferenczi, celle dite « du ferment catalytique⁴ », à savoir attirer les

⁴ S. Freud, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Saint-Amand-Montrond, Payot, 1999, p. 61.

affects qui peuvent ainsi se libérer ? Le but n'est-il pas, pour l'analyste de repérer ce qui résiste pour lutter contre ? Utiliser le doute de l'obsessionnel me semble être une voie originale, dans la mesure où, maintenu à un certain niveau, il permet d'approcher ses symptômes, et qu'ainsi le transfert puisse se mettre en place.

La méthode analytique réclame de l'analyste d'avoir traversé cette expérience, son analyse, dont il conserve la trace inconsciente, et qu'il met à disposition de celui qu'il reçoit, même s'il lui semble avoir oublié.

En même temps, cet oubli ne permet-il pas à l'analyse de progresser, en rassurant l'analysant : l'analyste est, lui-aussi, sujet aux affects.

On voit dans ces séances combien il est difficile de suivre la règle analytique, combien, par exemple S. Freud tente de respecter une certaine durée des séances, ce qui l'oblige à bousculer E. Lanzer.

Des conditions plus souples pour l'analyse, résulte peut-être une durée plus longue du travail. Ce qui n'empêche pas cependant de libérer les désirs inconscients du patient dans le but de les ramener progressivement à la normale.

Ce n'est donc plus comme défense que le doute intervient. Il est utilisé comme moteur et ce, jusqu'à la troisième séance, séance où S. Freud pose une série de questions.

Le père est mort, il y a 8 ans ! Une certitude est alors posée. L'angoisse est levée, ce qui permet à S. Freud de constater que le désir d'Ernst est bien noué au sien, désir dont ce dernier ne connaît rien.

E. Lanzer peut alors revenir à son récit et indiquer que son doute portait sur le paiement.

Quelque chose s'est desserré de l'étau de l'obsession. L'appréciation de S. Freud, au sujet d'E. Lanzer se confirmerait-elle ? Un esprit clair et sagace, une sexualité normale !

C'est sans compter sur l'obsession ; le choix d'E. Lanzer, après son détour à Vienne pour payer sa dette, sera d'aller consulter un médecin pour obtenir une attestation. Ce médecin fut S. Freud dont Ernst Lanzer venait de lire *Psychopathologie de la vie quotidienne*.

La résistance du psychanalyste, un atout pour la psychanalyse ?

Ceux qui ont assisté à la journée clinique du 13 mai dernier à Aix-en-Provence constateront l'écart entre ce texte écrit pour les *Carnets* de l'EPSF à prendre comme la trame de ce que j'avais préparé, et l'exposé — dans l'équivoque du terme — que j'ai fait. Ce jour-là, après avoir au petit matin largement remanié une ultime fois un plan qui ne me satisfaisait pas, je me suis dès la prise de parole, égarée dans mes notes, renvois de page, raturages, le fil de mon propos ne cessait de m'échapper et c'est avec étonnement que j'ai entendu Jean François, médiateur de la table ronde, me signaler que mon temps de parole était écoulé ; le temps m'avait paru se suspendre.

Je n'avais pas mesuré — faut-il être naïve — que le sujet que j'avais choisi me confronterait à une implication aussi aigüe de mon propre rapport au discours psychanalytique. Disons que mon égarement en fut l'illustration.

o o o

En 1937, dans « L'analyse finie et l'analyse infinie », plus de quarante ans après les *Études sur l'hystérie*, Freud revient sur cette période des débuts de la psychanalyse en remarquant que rien n'est venu se substituer à la technique de l'hypnose, rien qui facilite l'accès au refoulé et il rend hommage aux « efforts malheureusement infructueux d'un maître de l'analyse comme Ferenczi⁵ » efforts d'élaboration d'une technique auxquels celui-ci se livra dans les dernières années de sa vie avec pour objectif de lever les résistances de ses patients, résistances, pensait-il, liées à celles de l'analyste insuffisamment analysé.

La résistance, c'est ce qui vient s'opposer au bon déroulement de la cure, repérable par l'analyste chez le patient, mais beaucoup moins repérable chez l'analyste par lui-même puisqu'il en est partie prenante. La résistance du psychanalyste s'oppose à l'action de la parole de l'analysant dans la cure. Elle prend toutes sortes de formes : préjugés, psychologisation, désir de guérir, intérêt trop appuyé, et même comprendre : « Comprendre, c'est entrer dans le jeu du patient — c'est collaborer à sa résistance. La résistance du patient est toujours la vôtre⁶. » nous dit Lacan. Traiter la résistance, c'est traiter des points de jouissance.

⁵ S. Freud, « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985, p. 245.

⁶ J. Lacan, Le séminaire, livre III, *Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 60.

Les résistances ont leur siège dans le moi, elles s'appuient sur les mécanismes de défense du moi qui se bat sur tous les fronts, ce moi qui « reçoit les nouvelles du monde⁷ », du monde extérieur et du monde intérieur. Elles sont très difficiles à vaincre, mais elles sont un phénomène précieux, indicateur du refoulé.

Dans les années 1890, Freud utilise l'hypnose pour avoir accès directement aux souvenirs traumatiques des hystériques, souvenirs inconscients, et aux affects qui y sont associés.

Cependant, toutes les hystériques ne se laissent pas hypnotiser. Si sa clientèle se bornait aux hystériques hypnotisables, note Freud, elle serait bien mince et c'est la découverte même de cette résistance à l'hypnose qui sera le point de départ de la technique analytique.

Freud renonce progressivement à l'hypnose qui dissimule les résistances mais ne les détruit pas et utilise une technique qu'il a vu appliquer par Bernheim à Nancy, celle de la pression des mains sur le front quand, par exemple, les associations de pensées se bloquent, un « truc, écrit-il, pour prendre un moment au dépourvu le moi tout occupé à se défendre⁸. »

Mais là encore, il se heurte à la résistance de certaines patientes.

Par exemple, avec Elisabeth von R. qui finit par se montrer rétive à l'approche du noyau de vérité (qu'elle aime son beau-frère) alors qu'habituellement, elle répond à la pression des mains « comme si elle lisait dans un grand livre d'images⁹. » C'est qu'alors, Elisabeth von R. se défend de représentations propres à provoquer des affects de honte, de reproche, de douleur psychique d'avoir subi un préjudice, « toutes d'un genre tel, qu'on préférerait ne pas les avoir vécues, les avoir oubliées¹⁰. »

Ces méthodes (hypnose, pression des mains) qui requièrent une bonne dose d'insistance de la part du médecin, sont laborieuses, demandent du temps, une forte motivation et aussi une implication personnelle du thérapeute, en tout cas pour lui-même dit Freud, énergie qu'il aurait du mal à déployer pour se « plonger dans le mécanisme psychique d'une hystérie¹¹ » si la personne lui paraissait déplaisante, vulgaire et antipathique. Autrement dit, pour que les résistances du malade soient vaincues, il vaut mieux que le contre-transfert du psychanalyste ne vienne pas faire obstacle par ses jugements, une des formes de la résistance. Ce qui soutient le désir de Freud, c'est de pénétrer les mécanismes du psychisme, de mener sa recherche théorique, d'en vérifier les avancées et de la remanier s'il le faut, pas de comprendre la personne.

⁷ J. Giraud, dit Moebius, auteur de bandes dessinées, Exposition à la Fondation Cartier, Paris 2010.

⁸ S. Freud, *Études sur l'hystérie*, Nouvelle traduction, PUF Paris, 2009, p. 304.

⁹ S. Freud, J. Breuer, *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1956, p. 121.

¹⁰ S. Freud, *Études sur l'hystérie*, Nouvelle traduction, *op. cit.*, p. 294

¹¹ *Ibidem*, p. 290.

En cas de succès thérapeutique comme ce fut le cas avec Elisabeth von R., Freud ne boude cependant pas sa satisfaction : au printemps 1894, écrit-il, apprenant qu'elle devait se rendre à un bal privé, où il pouvait se faire inviter, il écrit, « je ne laissai pas passer l'occasion de voir ma malade de jadis s'envoler dans le tourbillon d'une danse¹². »

Peu à peu, le dispositif s'épure, la personne physique du médecin est en retrait derrière le divan sur lequel le patient s'allonge et associe « librement » ses pensées. Hors du regard de celui-ci, l'analyste offre à ses paroles une écoute prétendue « flottante », qui ne donne à rien d'importance en particulier, qui se veut neutre affectivement, sans préjugés, capable de se laisser surprendre, libre en somme de toute résistance.

Convaincu que les résistances des patients tiennent essentiellement à celles de l'analyste, c'est précisément cet objectif idéal de vaincre les résistances du psychanalyste que Sandor Ferenczi va, avec « l'analyse mutuelle », viser dans ses dernières recherches consignées dans son *Journal clinique*¹³.

Par cette méthode (analyste et analysant s'analysent à tout de rôle) Ferenczi pensait possible de reculer, voire d'effacer les résistances de l'analyste qui renforcent celles du patient. On mesurera l'écart de méthode avec les recommandations que donne Freud dans les « Conseils aux médecins¹⁴ ».

Ferenczi, d'un milieu cultivé amateur d'art, fils d'une famille nombreuse avec un père libraire et éditeur de poètes hongrois révolutionnaires qu'il perd à l'âge de quinze ans et d'une mère affectivement peu démonstrative, était devenu psychiatre et s'intéressait à toutes sortes de recherches dont l'hypnose.

Quand il rencontre Freud en février 1908, il avait publié plusieurs articles dont le premier, en 1899 s'intitulait « Spiritisme, inconscient et subconscient¹⁵ ». Il avait eu sous les yeux depuis longtemps *La science des rêves* et avant cela des articles comme celui de Breuer et Freud sur « Le mécanisme psychique des phénomènes hystériques¹⁶ » et celui de Freud sur « La sexualité

¹² *Ibidem*, p. 127.

¹³ Dans une introduction qui date de 1969 et donc quelque peu prématurée puisque la première parution eut lieu en 1985, Michael Balint à qui la veuve de Ferenczi a confié le manuscrit de ce qui deviendra le *Journal clinique* écrit : Freud, naturellement, non seulement fut mis au courant de notre intention [de publier le manuscrit], mais reçut tout le matériel jusqu'alors non publié ; nous pouvons affirmer qu'il a suivi notre travail avec intérêt et qu'il ne fit aucune objection à aucune partie du texte que nous propositions : au contraire, il exprima son admiration pour les idées de Ferenczi jusqu'alors inconnues de lui. » in S. Ferenczi, *Journal clinique*, Payot, Paris, 1985, p. 13.

¹⁴ S. Freud, « Conseils aux médecins sur le traitement analytique », *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1953, p. 61.

¹⁵ S. Ferenczi, *Les Écrits de Budapest*, EPEL, 1994. On y trouve les premiers écrits de Ferenczi.

¹⁶ S. Freud, J. Breuer, *Études sur l'hystérie*, op. cit.

dans l'étiologie des névroses¹⁷ » mais il les avait mis de côté « avec déplaisir et aversion ». Attitude qu'il interroge dans la conférence « La névrose à la lumière de l'enseignement de Freud et de la psychanalyse » qu'il donne devant la Société royale de Médecine à Budapest en mars 1908 et il y répond : « Tous, nous sortons de l'adolescence encombrés d'une foule de représentations sexuelles refoulées, et la réticence devant la discussion ouverte de la sexualité est une défense contre leur irruption dans la conscience¹⁸. »

Dès leur rencontre, s'engage entre les deux hommes une correspondance dans laquelle, outre une chronique de leur vie quotidienne, on lit la richesse et la variété des discussions, une affection réciproque et parfois ombrageuse, et où se dessinent deux positions différentes d'engagement dans la psychanalyse : celle de Freud, inventeur de la psychanalyse, et celle de Ferenczi, de dix-sept ans plus jeune, d'emblée dans une position de disciple à la fois conquis et bousculé par une théorie déjà existante, pris dans un transfert filial sur Freud¹⁹.

Or, une des difficultés qui se présente à la première génération de psychanalystes, c'est leur propre analyse avec les transferts croisés sur Freud, les rivalités « fraternelles », ce qui n'est pas sans retentir sur le rapport à la théorie en élaboration. Et d'autre part, la nécessité pour Freud, défenseur de la cause, de tenir avec rigueur le cap scientifique de la psychanalyse.

« Qui est fou ? Nous ou les patients ? (*les enfants ou les adultes ?*)²⁰ » écrit Ferenczi dans son *Journal clinique* le 1^{er} mai 1932. Et il poursuit : « Une question : Freud est-il réellement convaincu, ou bien est-il contraint à une crispation théorique exagérée pour se protéger contre son auto-analyse, c'est-à-dire contre ses propres doutes ? [...] Peut-être n'a-t-il suivi Breuer que sur un mode logique, intellectuel, mais pas avec une conviction relevant du sentiment ; en conséquence, il n'analyse que les autres et pas lui-même. Projection. »

1932. Ferenczi a refusé de prendre la présidence de l'Association internationale de psychanalyse pour se consacrer à ses recherches sur la technique psychanalytique. Malgré l'insistance de Freud, il publie peu depuis quelques années déjà, mais ce sont des articles qui remettent en question des points de méthode et de théorie et, écrit-il dans la lettre à Freud du 21 août 1932, « une telle disposition d'esprit ne s'accorde absolument pas avec la dignité d'un président dont le souci principal doit être la conservation et la considération de

¹⁷ S. Freud, *Résultats, idées, problèmes I*, Paris, PUF, 1984.

¹⁸ S. Ferenczi, *Psychanalyse I*, Les névroses à la lumière de l'enseignement de Freud et la psychanalyse, Payot, Paris, 1982.

¹⁹ Je vous renvoie à l'article de Françoise Samson, paru dans *Essaim* qui est la reprise d'un exposé minutieux sur le style de Freud et celui de Ferenczi, présenté au colloque « Le désir de l'analyste » qui s'est tenu à Rio en 2001. F. Samson, « Freud et Ferenczi », *Essaim* n° 9, Érès, 2002.

²⁰ S. Ferenczi, *Journal clinique*, *op. cit.*

ce qui existe²¹. » Par ailleurs, cette même année, il consigne dans un *Journal clinique* qui ne sera publié que longtemps après sa mort, une quantité de notes sur ses observations cliniques, et sur sa méthode d'analyse mutuelle.

Ferenczi ne pouvait-il continuer de penser la psychanalyse de façon créative qu'au prix d'une rupture ?

La violence de la critique de Ferenczi envers Freud citée ci-dessus est saisissante. Elle devait me servir de support à l'hypothèse disons, paradoxale, de mon titre : « La résistance du psychanalyste, un atout pour la psychanalyse » en examinant comment la résistance signale un point de jouissance qui fait barrage à l'exercice de la psychanalyse.

Si l'on admet que cette résistance est fondée essentiellement sur le rapport de l'analyste analysé à l'analyse, qu'elle est un mode de défense du Moi qui fait oublier à celui qui occupe la place de sujet-supposé-savoir dans une cure, qu'il n'est justement que supposé savoir et qu'il ignore ce qu'il est supposé savoir, cela pose la question de la place de la théorie que chaque analyste élabore à partir des textes, de sa pratique et de sa propre cure.

Il n'y a de vivant dans notre rapport à ce discours freudien que les résistances qu'il mobilise en nous. Pas d'autre alternative que rejet ou résistance, mais comme ce rapport dure ce que durent nos vies d'analystes, c'est-à-dire nos pratiques, ce discours paraît porteur de quelque chose qui fait qu'il nous échappe à jamais. En ce sens, ce qu'on appelle « être freudien », c'est l'histoire de ses résistances à ce discours²².

²¹ Freud- Ferenczi, *Correspondance 1920-1933*, Paris, Calmann-Lévy, 2000.

²² Wladimir Granoff, *Filiations*, Paris, Editions de Minuit, 1975, p. 10.